

Cette corde qui m'attache à la terre,
de Lorina Bâlteanu, traduit du roumain
par Marily Le Nir, Éditions des Syrtes,
200 p., 17 €

Dans un village moldave des années 1970-1980, les mots en roumain de la petite fille qui raconte son quotidien sont parsemés de russe. Rude, le monde où elle naît n'est pas accueillant, sa fratrie ne veut pas d'elle et, au magasin coo-pératif, « le pétrole pour la lampe et le sel sont échangés contre des œufs ». Il y a quelque chose de l'ordre du conte dans l'âpreté des gestes adoucis par le regard frais et imagé que la petite fille pose constamment autour d'elle. Celle qui ramasse des crottins de chevaux pour fabriquer l'enduit pour les parois de la maison rêve de partir loin et d'envoyer à sa fratrie des photos d'elle en robe de soie.

Un jour, elle éteint les flammes autour de Lica, sa cousine citadine, jalouée pour « ses souliers vernis et ses chaussettes blanches », avec le vin des tonneaux de son grand-père. Racontée à hauteur d'enfant, la vie au village est découpée en plusieurs tableaux domestiques qui frôlent souvent la catastrophe mais se concluent toujours par un petit miracle. Chapitre après chapitre, son univers se déploie en scènes de genre, sortes d'anecdotes vives et colorées, qu'on dirait peintes à la technique de l'empâtement, rendant les visages énergiques et touchants. Telle la mère Arghira, qui a sauvé toute sa famille de la faim avec des noix cachées, sur la route jusqu'en Sibérie. Telle la fantasque tante Muza, ou encore nana Raïa la bibliothécaire, qui lui donne à lire tous les livres des étagères sans tri. La fillette y découpe en cachette les images d'une ville rêvée, qu'elle accroche avec une punaise chez elle. Proche et très lointain, Paris reste le point de fugue vers lequel elle tend en permanence, tout en étant profondément attachée à sa terre, comme avec une corde.

« Il n'y a que la grande route qui ne s'arrête nulle part. Elle fend le village en deux avec son sabre de pierre et s'en va. » Entre ces lignes saupoudrées de poésie feignant parfois une douce naïveté, on aperçoit des destins brisés et des âmes mélancoliques. On y tombe sur des livres imprimés tantôt en caractères cyrilliques, envahissants, tantôt en caractères latins, bannis. Autant de bribes de la grande histoire, la grave, parsemées dans le journal espiègle d'une fillette au caractère bien trempé pour qui « le goût de la liberté mêlé à celui du café, c'est le meilleur goût au monde ».

Cristina Hermeziu